Cipango

Cahiers d'études japonaises

15 | 2008

Guerre, colonialisme et commémoration

L'Éducation au Japon et en Chine – Éléments d'histoire, sous la direction d'A. Horiuchi

Pascal Griolet et Marianne Simon-Oikawa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cipango/425>

DOI : 10.4000/cipango.425

ISSN : 2260-7706

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 262-267

ISBN : 978-2-85831-177-4

ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Pascal Griolet et Marianne Simon-Oikawa, « **L'ÉDUCATION AU JAPON ET EN CHINE – ÉLÉMENTS D'HISTOIRE, SOUS LA DIRECTION D'A. HORIUCHI** », *Cipango* [En ligne], 15 | 2008, mis en ligne le 13 novembre 2011, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/425> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.425>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Cipango est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

L'Éducation au Japon et en Chine – Éléments d'histoire, sous la direction d'A. Horiuchi

Pascal Griolet et Marianne Simon-Oikawa

RÉFÉRENCE

L'Éducation au Japon et en Chine – Éléments d'histoire, sous la direction d'A. Horiuchi, Les Indes savantes / Université Paris 7-Diderot GreJa, coll. « Etudes japonaises », n° 2, 2006, 180 p.

- 1 Cet ouvrage est le fruit d'une journée d'étude organisée 4 juin 2003 à l'Université Denis Diderot – Paris 7, et consacrée à l'histoire de l'éducation, essentiellement au Japon mais aussi en Chine. Il répond à une véritable attente. Comme le précise en effet Annick Horiuchi dans son introduction, « si le système scolaire japonais contemporain est assez bien connu du public français, rares encore sont les ouvrages en langue française proposant une vision synthétique de l'histoire de l'éducation dans ce pays » (p. 7). Les six contributions qu'il réunit, et qui privilégient « le terrain concret de l'enseignement à travers des études de cas ou encore à travers l'analyse des manuels, des copies d'examens ou encore de l'emploi du temps des écoles » (p. 7), intéresseront, par-delà le cercle étroit des spécialistes du monde chinois ou japonais, tous les historiens de l'éducation.
- 2 L'histoire de l'éducation a elle-même une histoire. C'est ce que rappelle le premier article, dû à un spécialiste américain de l'histoire de l'éducation au Japon, Richard Rubinger. Sous le titre d'« Écoles d'écriture et « lettrisme » (*literacy*) sous les Tokugawa (xvii^e-xix^e siècle) – Aperçu des travaux japonais », il présente un panorama des orientations et des pistes suivies par les principaux historiens japonais de l'éducation depuis les travaux d'Ishikawa Ken 石川謙, dont le *Nihon shomin kyōiku-shi* 日本庶民教育史 (Histoire de l'éducation populaire au Japon) remonte à 1929, jusqu'aux recherches

les plus récentes. La longue période de paix que connut le Japon des Tokugawa se caractérise par un essor extraordinaire de l'éducation, et par la prolifération d'écoles populaires appelées *terakoya* 寺子屋 (littéralement « écoles de monastère »). Rubinger suggère d'ailleurs de remplacer ce terme, qui fait référence aux temps plus anciens où les familles de l'aristocratie confiaient l'éducation de leurs enfants à des monastères, par celui de *tenarai-sho* 手習所 (écoles d'apprentissage de l'écriture), qui correspond mieux à la réalité de ces structures, souvent dénuées de lien avec les communautés religieuses. L'article confirme le nombre très élevé de ces écoles, et rappelle l'importance des études de cas menées, depuis le livre de Ronald Dore, *Education in Tokugawa Japan* (1965), dans les différentes régions du Japon, qui ont permis de découvrir plusieurs centaines d'écoles encore non répertoriées, invitant à revoir les chiffres à la hausse.

- 3 Rubinger esquisse surtout, avec subtilité, l'évolution des enjeux que les recherches japonaises ont, depuis presque quatre-vingts ans, examinés. Il montre en particulier que, pris dans la perspective quantitative qui était celle d'Ishikawa, les chercheurs qui lui ont succédé se sont attachés à établir, d'une manière toujours plus fine, le taux de fréquentation scolaire, en négligeant les aspects qualitatifs, sociaux et culturels de l'enseignement. Depuis les années 1980 et 1990, d'autres chercheurs, empruntant leurs méthodes à la sociologie en particulier, s'attachent au contraire à dégager ses aspects structurels et fonctionnels. La question de savoir si les écoles populaires ont facilité l'élévation culturelle et sociale des masses, ou ont au contraire permis aux autorités d'asseoir plus fermement leur contrôle sur la population, question que rencontrent tous les chercheurs sur le sujet, n'est, elle, pas encore tranchée.
- 4 C'est le souci d'évaluer, plus que la quantité, la qualité de l'enseignement dispensé, et surtout son assimilation par les élèves, qui guide l'article suivant, dû à Christian Galan. A travers d'une liasse d'environ 90 compositions écrites par des écoliers japonais durant les années 1870 et conservées à la Bibliothèque interuniversitaire des langues orientales, à Paris, Christian Galan analyse les orientations du nouveau système éducatif mis sur pied au début de l'ère Meiji. Intitulés *Kōritsu shōgakkō seito shiken tō shorui* 公立小學校生徒試験答書類 (et conservés sous le titre de « Compositions des élèves des écoles primaires publiques de Tokiō, du département de Shidzuoka, du département de Kanagawa »), ces documents font partie d'un envoi du gouvernement japonais à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris en 1878, destiné à montrer au monde le haut niveau de l'éducation japonaise, et qui comprenait, à côté d'objets concernant l'organisation générale du système éducatif, des matériaux pédagogiques, livresques ou non, et des productions d'élève, notamment des copies d'examens. L'analyse détaillée de ces copies, qui concernent tous les niveaux et grades, et portent sur plusieurs matières (rédaction, arithmétique, etc.), montre l'évolution considérable qu'a connue le système scolaire depuis la grande réforme du décret de 1872, comme le nouveau découpage du cursus et du temps scolaire, l'introduction du système des examens lui-même, l'apparition de la notion de « programme scolaire », ainsi que de nouvelles méthodes pédagogiques (la progression du plus simple au plus complexe, par exemple).
- 5 Quittant l'enseignement des matières scolaires, Christophe Marquet présente un aperçu détaillé et abondamment illustré des grandes transformations intervenues dans celui de la peinture au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui voit le passage des méthodes traditionnelles de transmission du savoir à celles inspirées par l'Occident.

L'apprentissage traditionnel reposait sur la dépendance envers un maître exclusif, et sur la transmission secrète de savoirs acquis par la copie. Mais d'autres structures virent peu à peu le jour, avec de nouveaux buts et de nouvelles méthodes. Le Centre d'étude des livres « barbares » (Bansho shirabesho 蕃書調所), hébergea à partir de 1857 une section appelée Ezu-shirabe 絵図調, qui s'occupait du dessin topographique. Fondée en 1876, l'École d'art du génie civil (Kōbu bijutsu gakkō 工部美術学校), introduisit l'étude du corps humain à partir de modèles vivants et le travail systématique d'après nature dans la représentation des paysages. La nouvelle École des beaux-arts de Tōkyō (Tōkyō bijutsu gakkō 東京美術学校) favorisa la copie d'œuvres de différentes écoles, et installa l'idée, inconnue de la peinture traditionnelle, que les élèves devaient conserver leur originalité. Là encore, l'évolution ne se fit pas sans hésitations. Si les principes théorisés par l'école Kanō se trouvèrent, entre le milieu du XIX^e siècle et 1890, fortement remis en cause, ce ne fut pas sous la forme d'une « évolution linéaire de l'enseignement, mais de fréquents changements de cap, voire des revirements » (p. 73).

- 6 Annick Horiuchi, pour sa part, nous fait remonter au début du XIX^e siècle, où elle étudie l'apprentissage du hollandais, seul moyen au Japon, en cette époque de fermeture du pays, d'accéder aux savoirs occidentaux. Entre 1770 et 1860, explique-t-elle, le statut de cette langue change. De « savoir confidentiel, réservé à quelques médecins avertis, proches du pouvoir, ou à quelques interprètes au service des Hollandais dans la ville marchande de Nagasaki, il devient un domaine d'études à part entière, connu de tous et accessible à tous les amateurs » (p. 92). À travers l'examen détaillé d'ouvrages consacrés à l'initiation à cette langue occidentale, comme le *Rangaku kaitei* 蘭学階梯 (Introduction à l'étude du hollandais) d'Ōtsuki Gentaku 大槻玄沢 (1788) ou le *Teisei rango kuhin-shū* 訂正蘭語九品集 (Recueil revu et corrigé des neuf sortes de mots), daté de 1814, ainsi que de certaines écoles spécialisées dans cette discipline, en particulier celle d'Ogata Kōan 緒方洪庵, Annick Horiuchi met en évidence l'évolution de l'apprentissage de cette langue, et de la pensée linguistique que son étude provoqua entre la fin du XVII^e et le milieu du XIX^e siècle. Alors que l'étude du hollandais se résume, à ses débuts, à l'identification des mots, une attention accrue est accordée à la grammaire et à l'analyse raisonnée de langue, enfin reconnues comme indispensables pour acquérir les connaissances, en particulier médicales, qu'elle transmettait. L'attitude des Japonais vis-à-vis du hollandais resta cependant essentiellement utilitaire. Le souci de traduire non pas des *phrases* mais simplement du *sens*, provoqua notamment une rupture entre la longue tradition de l'étude du chinois, qui attachait une grande importance à la beauté de la traduction japonaise, et celle du hollandais, conçue avant tout comme un moyen d'avoir accès aux différents savoirs occidentaux.
- 7 Marion Saucier poursuit cette investigation de la tradition éducative en brossant un tableau très détaillé des premiers pas de Keiō gijuku 慶應義塾, l'école fondée par Fukuzawa Yukichi en 1858, devenue aujourd'hui l'une des plus prestigieuses universités japonaises. D'abord structure légère dispensant un cours de hollandais à une dizaine d'élèves, l'école s'agrandit progressivement, déménageant plusieurs fois, et se transforma en établissement d'enseignement de l'anglais. La traduction et l'examen des textes d'orientation générale rédigés par le fondateur, comme le *Keiō gijuku no ki* 慶應義塾之記 (La fondation de Keiō gijuku) ou encore le *Shachū no yakusoku* 社中之約束 (Règlement de l'école), ainsi que les programmes d'enseignement qu'il conçut, permettent de se faire une idée du fonctionnement de l'école. Les relations entre les

professeurs et les élèves, souvent recrutés par des liens personnels, n'étaient pas fondées sur la hiérarchie, mais sur un intérêt commun pour l'étude. Le savoir, loin d'être secret, se transmettait de manière ouverte, de sorte que, dit Fukuzawa, « celui qui apprend aujourd'hui peut enseigner demain » (p. 126). Les manuels utilisés avaient été achetés par Fukuzawa lui-même au cours de ses voyages en Europe et aux États-Unis. Les tâches étaient équitablement réparties, et la vie collective importante. Le développement de l'école fut souvent compromis. Marion Saucier rappelle qu'elle dut faire face par exemple à des variations d'effectifs importants, dus aux vicissitudes de l'histoire, mais bénéficia toujours de l'aura de son fondateur, l'un des rares Japonais de son époque à avoir une connaissance directe de l'Occident.

- 8 Le volume s'achève par une contribution de Christine Nguyen Tri sur la modernisation de l'éducation en Chine à travers la carrière d'un lettré, Tang Wenzhi 唐文治 (1907-1920) qui fut confronté aux contradictions entre les exigences de l'enseignement moderne, scientifique et technique, et le maintien de la tradition d'études des classiques chinois. Le parcours de cet ancien fonctionnaire, ouvert aux nouvelles idées mais fidèle aussi à sa culture classique, témoigne de l'expérience vécue par une génération amenée à prendre la conduite des affaires au moment où la Chine était entraînée dans le tourbillon de la modernité.
- 9 Directeur de l'École technique supérieure de Shanghai, appelée couramment « école de Nanyang » 南洋公學, Tang Wenzhi voulut en faire un modèle, par le contenu de l'enseignement dispensé, ainsi que par une organisation calquée sur celle des pays occidentaux. L'enseignement des techniques, des sciences, du sport et de l'anglais, langue dans laquelle étaient dispensés la plupart des cours, ou encore le scoutisme, constituent quelques-unes de ses caractéristiques essentielles. Bien que critique envers le système ancien, en particulier le système des examens, Tang Wenzhi resta cependant attaché à l'enseignement du chinois classique, et opposé à l'usage du chinois vernaculaire. Il revint même, à la fin de sa vie, à une conception beaucoup plus traditionnelle de l'enseignement, affirmant la nécessité d'apprendre aux Chinois de l'intérieur les Classiques, la musique, la morale et les langues anciennes, et réservant l'enseignement moderne aux écoles situées dans les ports ouverts. Certaines des questions qu'il eut à affronter, comme le choix d'une langue unique pour l'éducation, l'abandon ou non des caractères chinois, etc., sont proches de celles qui s'étaient posées aux dirigeants japonais au moment de la transformation de l'enseignement dans la seconde moitié du XIX^e siècle.
- 10 Au-delà même de leur intérêt propre, chacune de ces études montre que l'histoire de l'éducation au Japon fut le résultat de nombreuses hésitations, d'avancées mais aussi de retours en arrière, le fruit aussi d'un compromis entre des idéaux et les conditions de leur application réelle. L'historiographie se développa d'une façon tout aussi tâtonnante, choisissant ses objets et ses méthodes en fonction d'enjeux variables, et dont l'étude apporte beaucoup à la connaissance de l'éducation elle-même. Il faut espérer que la perspective comparatiste, ouverte par cet ouvrage portant à la fois sur le Japon et sur la Chine, sera appelée à se développer, dans une direction aussi franco-japonaise.